

Agnès STEUCKARDT, dir., *Entre village et tranchées.
L'écriture de Poilus ordinaires*

Uzès, Éd. Inclinaison, 2015, 456 pages

Cyrielle Montrichard



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11347>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.11347

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2017

Pagination : 536-538

ISBN : 9782814303256

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Cyrielle Montrichard, « Agnès STEUCKARDT, dir., *Entre village et tranchées. L'écriture de Poilus ordinaires* », *Questions de communication* [En ligne], 31 | 2017, mis en ligne le 01 septembre 2017, consulté le 12 avril 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11347> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.11347>



qui se propose d'introduire et de développer des instruments de planification dans une économie de marché pour orienter dans une perspective explicitement socialiste, de manière consciente et organisée, à travers un contrôle démocratique, à la fois les investissements et la consommation. Ajouter la démocratie économique à la démocratie politique, c'est créer les conditions politiques et culturelles d'une transition vers une société conjuguant socialisme et liberté... Par ailleurs, ce document, en insistant sur la question du contrôle sur tous les mécanismes de financement du pays, démontre que le vrai pouvoir à vaincre pour ouvrir la voie au socialisme sera celui de la finance organisée » (p. 81).

Sincèrement engagé dans les combats les plus significatifs des années 60 (désarmement nucléaire avec Claude Bourdet, aide au Tiers-monde, droits des femmes avec notamment Colette Audry, Huguette Bouchardeau et Geneviève Rocard), le PSU obtient quelques réussites électorales et connaît son moment de plénitude en mai 68. Si l'on a gardé l'image d'un mouvement dont les partis politiques étaient écartés, Bernard Ravenel rappelle combien les militants du PSU furent impliqués dans la stratégie générale du mouvement, signalant que la Direction générale des renseignements généraux situait en juillet 1968, dans un rapport très documenté, le PSU comme « chef d'orchestre » du mouvement qui secoua durablement la France. Il est vrai particulièrement actif durant ce mois fatidique, le PSU aura même l'occasion de mettre sur orbite l'un de ses dirigeants, Pierre Mendès France, pour incarner l'alternative politique à gauche. Comme l'écrit l'auteur, son refus de prendre ses responsabilités précipitera la fin du mouvement et datera peut-être les débuts d'une perte d'influence pour un parti socialiste et révolutionnaire à la fois, confronté à des tensions entre son aile gauchiste et sa majorité.

L'histoire du PSU ne s'arrête évidemment pas en mai 68 et c'est, selon Bernard Ravenel, comme « le plus grand parti révolutionnaire d'Europe » qu'il s'élance dans les années 70, doté depuis 1967 d'une figure dirigeante séduisante en la personne de Michel Rocard. La question de l'autogestion va bientôt s'imposer dans le débat public, faisant de l'ombre au credo de la nationalisation qu'entonneront durant le programme commun les alliés du PCF et du Parti socialiste créé à l'occasion du congrès d'Épinay en 1969. D'autant que les événements sociaux finissent par donner raison au PSU, dont l'influence intellectuelle ne se dément pas : « S'il y eut un bonheur PSU, ce fut Lip. Tout ce sur quoi les militants avaient réfléchi et agi avec le plus de passion : quel pouvoir pour la classe ouvrière ? Quelle capacité

a-t-elle d'y parvenir ? Comment offrir une autre perspective, une autre image que celle du socialisme de l'Est ? Comment réaliser l'autogestion à partir du contrôle ouvrier tout en respectant strictement la démocratie et la transparence des décisions ? Comment en un mot passer du rêve forgé en Mai 68 à la réalité ? À toutes ces questions, les ouvriers de Lip ont collectivement et clairement répondu » (p. 235). Et c'est peut-être par cet événement à la fois social et culturel que fut Lip que le PSU reste en mémoire aujourd'hui, comme semble le suggérer Bernard Ravenel. Moment d'utopie concrète, Lip permit aussi de crédibiliser les propositions économiques du PSU, qui put ainsi jouer son rôle de trouble-fête jusqu'au bout, obligeant socialistes et communistes à ne s'allier qu'en se prononçant sur les idées qu'il mettait en avant.

Car c'est bien l'image qu'il faut garder du PSU dans cette histoire intellectuelle du deuxième xx^e siècle : une petite machine révolutionnaire qui, faute de peser réellement au plan électoral, réussit toujours à peser sur les débats idéologiques, jusqu'à réussir, par sa force de conviction, à structurer durablement l'imaginaire politique. Par son action sur le nucléaire et l'écologie en général, sur la politique internationale et le néo-colonialisme en particulier, le PSU a su faire vivre ses idées jusqu'à aujourd'hui, ce que ne manque pas de rappeler Bernard Ravenel dans un ouvrage précieux, militant – bien que perce une sourde volonté d'objectivité –, et qui participe à cette nouvelle historiographie de la politique contemporaine, centrée sur la question des pratiques politiques.

Matthieu Rémy

Lis, université de Lorraine, F-54000
matthieu.remy@univ-lorraine.fr

Agnès STEUCKARDT, dir., *Entre village et tranchées. L'écriture de Poilus ordinaires*
Uzès, Éd. Inclinason, 2015, 456 pages

La Première Guerre mondiale suscite depuis un siècle, et davantage encore aujourd'hui dans le cadre du centenaire, une importante littérature. Ce lieu de recherche, d'abord circonscrit aux seuls historiens, est investi depuis une trentaine d'années par les autres disciplines des sciences humaines. L'ouvrage *Entre village et tranchées. L'écriture de poilus ordinaires*, dirigé par Agnès Steuckardt, professeure en sciences du langage, s'inscrit dans ce mouvement. Il est aussi le signe de la volonté de ne plus s'intéresser uniquement à la population lettrée, aux élites dont les écrits – et par conséquent les analyses –, comme ceux d'Henri Barbusse, Maurice Genevoix ou encore Jean

Giraudoux, furent nombreux et largement diffusés. En effet, cet ouvrage propose différents parcours de lecture des quelques 650 documents provenant de la correspondance de 7 combattants « peu-lettrés » issus du monde rural et de leurs proches.

Dans l'introduction (pp. 9-17), Agnès Steuckardt démontre l'intérêt d'une telle étude : il s'agit d'entrevoir le rapport des Français issus du monde rural à la langue française. Elle rappelle qu'en 1914 le patois est encore fréquemment employé et que la pratique de l'écrit est peu développée. Or, dès août 1914, le courrier devient pour le mobilisé le seul lien avec ses proches et le village. L'étude de ce corpus de correspondances offre donc la possibilité de s'interroger sur la langue employée et les échanges scripturaux.

L'ouvrage est scindé en deux parties. Dans la première, intitulée « Présentation des textes », se succèdent 13 articles émanant de chercheurs issus des sciences du langage qui s'interrogent moins sur le contenu des lettres que sur la forme que prennent celles-ci. La seconde partie, « Textes », est constituée d'une sélection de lettres issue du corpus, laquelle est éclairée d'une bibliographie des auteurs et d'informations sur leurs conditions de vie au moment de l'écriture. Cette deuxième partie offre la possibilité aux lecteurs d'accéder au texte tel qu'il a été orthographié et structuré par le scripteur tout en livrant en parallèle une version plus normée et davantage lisible pour le lecteur d'aujourd'hui.

Simon Mercier ouvre la première partie avec un article situant les lettres étudiées « Dans la grande Histoire » (pp. 19-39). Il livre ainsi au lecteur non initié l'importance de l'acheminement postal – 10 milliards de lettres échangées pendant la durée du conflit – et son organisation. Il traite succinctement, et à travers des exemples du corpus, de la vie au front, du moral des soldats et de leurs attentes. Une question sous-tend la majorité des articles : Comment l'émetteur se raconte-t-il ? Sonia Branca-Rosoff (pp. 41-52) s'interroge, pour sa part, sur le respect du modèle épistolaire tel que l'enseignement primaire l'inculque au début du xx^e siècle. Elle met au jour l'importance pour les protagonistes de respecter le cadre imposé par le genre épistolaire. En effet, les lettres présentent immanquablement la date, une formule d'appel et de péroraison. Dans le respect de ce cadre, le scripteur inexpérimenté semble trouver un socle qui lui permet d'entrer plus facilement dans l'écrit. La graphie ne respecte pas toujours la norme mais n'empêche que rarement la compréhension du lecteur. Le scripteur oscille entre le français moderne et ancien, la syntaxe du français standard et celle de son patois, une volonté

d'économie de mots – face à la difficulté de trouver du papier notamment – et une volonté de rester intelligible. Ces hésitations associées à un emploi parcimonieux de la ponctuation donnent à lire une structure incertaine (pp. 53-100). En outre, à la lecture de ces textes, Florence Pellegrini (pp. 101-112) perçoit une logique d'écriture qui relève davantage de la liaison que de la structuration, qui mime « un déroulement qui n'est pas sans rappeler le rythme de la parole orale » (p. 112). Au-delà de la graphie et de la syntaxe, deux articles s'interrogent sur le vocabulaire employé tentant de comprendre, d'une part, la quasi absence de la langue vernaculaire (Jean-Michel Géa, pp. 53-65) et, d'autre part, la faible présence dans les lettres des poils de l'argot de guerre (Nicolas Bianchi, pp. 125-142). Jean-Michel Géa explique l'absence du patois par le fait que celui-ci est davantage la langue de l'oral que de l'écrit en se référant notamment à quelques verbatims issus du corpus. Nicolas Bianchi, quant à lui, distingue le recours à l'argot selon les scripteurs et dévoile une grande inégalité d'emploi de ce vocabulaire selon les protagonistes mais également selon le thème abordé. Qu'il s'agisse du patois ou de l'argot, le recours à ce vocabulaire semble être la volonté des protagonistes de combler un manque de la langue standard et ainsi de se rendre davantage intelligible.

Une seconde partie des articles s'interroge davantage sur ce qui est dit et la fonction des paroles échangées. La contribution de Giancarlo Luxardo (pp. 113-123) permet une entrée dans le contenu des textes par une approche textométrique qui se veut « sans *a priori* thématique » (p. 113). Sans réelle surprise, l'auteur démontre statistiquement que la famille est le thème central des lettres. Il fait par ailleurs remarquer que le thème de la guerre est très peu abordé par les soldats, ceux-ci préférant, comme l'explique également Corinne Gomila (pp. 157-167), la fonction phatique des lettres à la fonction cognitive. En effet, c'est moins les informations transmises dans les lettres que le fait de recevoir des nouvelles et de maintenir le lien qui importent comme l'illustre un extrait issu du corpus émanant d'un combattant : « Écris-moi tous les jours. Ce serait une seule carte avec pas grand-chose, eh bien cela n'y fait rien, ça me suffit pour me distraire et me lever de languir » (p. 247). Une mise en comparaison des locuteurs grâce à l'outil TJM permet à Giancarlo Luxardo de percevoir les particularités langagières de certains scripteurs. L'auteur constate et analyse notamment le fait qu'un scripteur sur-emploie les marqueurs temporels, un autre les formules épistolaires et que les femmes utilisent davantage les pronoms de la deuxième personne du singulier. Nathalie Auger (pp. 143-155), quant à elle, offre une

étude intéressante sur la représentation de l'ennemi dans les courriers des combattants. S'intéressant d'abord à la désignation de l'ennemi (« Allemand », « Boche » ou encore « Prussien »), elle montre ensuite l'évolution du ressenti du soldat de « France » – et non « français » comme la statistique tend à l'indiquer – envers l'ennemi d'en face qui, selon sa proximité géographique, est plus ou moins craint.

Les deux derniers articles de cette première partie offrent une focalisation différente des deux grandes questions jusqu'ici abordées. Stéphanie Fonvielle (pp. 169-180) s'interroge sur la pratique de l'écrit des femmes, particulièrement celle des épouses. Elle démontre l'enjeu fondamental de leurs écrits dans le maintien, malgré la distance géographique et temporelle – la correspondance étant une communication asynchrone –, d'un lien avec la vie d'avant-guerre. Leur rôle est essentiel dans la réalisation et le tissage d'un réseau social permettant aux combattants d'obtenir des nouvelles des proches, du village, de l'exploitation agricole ou viticole, etc. Cette contribution met en lumière l'importance non pas de ce que les hommes transmettent mais des réponses qu'ils reçoivent et qui participent pour une part importante au maintien de leur moral, comme ils le laissent transparaître fréquemment dans leurs écrits. Chantal Wionet (pp. 181-191) propose, dans un article concluant la première partie, de s'intéresser au style de l'écriture des protagonistes du corpus. Bien que ne respectant pas les normes graphiques et syntaxiques, elle montre la fonction poétique – avec la présence de figures de style telles que la gradation – de certains textes et la performativité du langage mise au service de l'expression des sentiments.

Cet ouvrage, fruit du projet « corpus 14 » et de l'équipe de recherche Praxiling (université Paul-Valéry – Montpellier 3), offre une succession d'analyses fines sur un corpus original de correspondances de guerre s'intéressant à des scripteurs peu-lettrés et issus du monde rural. Les approches linguistiques, sociolinguistiques et discursives sur des textes jusqu'ici peu exploités par les sciences humaines sont également novatrices. Le croisement des regards des différentes disciplines des sciences du langage permet une approche tout à la fois globale et précise des écrits épistolaires des « peu-lettrés » durant la Grande Guerre. Les analyses portant sur la forme du texte – graphie, ponctuation, syntaxe, structure – apportent notamment de nouvelles informations sur le niveau de français d'anciens élèves de la République ayant quittés les bancs de l'école depuis plusieurs années. C'est peut-être autour de cette problématique que les historiens trouveront un intérêt

à l'ouvrage. Malgré la forme peu standard de ces lettres, les auteurs s'appliquent à démontrer la présence d'une certaine logique dans l'écriture. Les analyses portant davantage sur le contenu sont prises avec le recul nécessaire du genre et du contexte de communication. En effet, il s'agit de la correspondance entre des proches et des combattants qui craignent la censure et font certainement preuves d'autocensure afin de ne pas heurter ou inquiéter les destinataires. Ainsi, l'analyse des fonctions et du contenu de ces écrits trouvent-elle son sens et éclaire-t-elle l'importance quantitative des lettres échangées durant le conflit. Chacun des 13 articles qui constitue l'ouvrage interroge le corpus sous un angle particulier et participe à un ensemble cohérent où chacune des analyses trouve sa place dans un tout construit et qui fait sens. En définitive, Agnès Steuckardt et les auteurs dont elle coordonne les contributions offrent une vue précieuse sur les caractéristiques linguistiques, sociolinguistiques, discursives et stylistiques d'un corpus original dont une sélection est donnée à lire dans la seconde partie de l'ouvrage.

Cyrielle Montrichard

Élliadd, université Bourgogne Franche-Comté, F-25000
cyrielle.montrichard@edu.univ-fcomte.fr

Théories, méthodes

Nicolas AURAY, *L'Alerte ou l'enquête. Une sociologie pragmatique du numérique*

Paris, Presses des Mines/ParisTech, coll. Sciences sociales, 2016, 158 pages

Ce livre majeur intéressera tous ceux que les sociabilités numériques interpellent. Il paraît à titre posthume et le lecteur ne peut qu'être troublé par le témoignage de Michel Gensollen concernant son auteur : « Je garderai le souvenir de ses exposés fulgurants. Et ses silences. Il s'arrêtait soudain, au milieu d'une phrase, comme si une idée-colibri volait dans la pièce, au-dessus de la tête des auditeurs. Il les laissait sidérés, condamnés à penser par eux-mêmes » (p. 15). Cette évocation de Nicolas Auray (1969-2015), qui clôt la préface proposée par Emmanuel Kessous (pp. 7-16) donne également la teneur du livre. Son cœur est constitué par quatre études de cas qui ont été publiées sous forme d'articles entre 2005 et 2013. Elles abordent quatre comportements essentiels de la vie impactés par le numérique : apprendre, travailler, faire des rencontres et se divertir. Nous reviendrons sur chacun d'entre eux en soulignant leur portée. Nous souhaitons insister sur les différents éléments présents dans l'ouvrage qui peut être vu comme un système de « poupées russes » et qui mettent